



HAL
open science

Camille, guerrière, vierge et martyre (Enéide, XI, 498-895)

Joël Thomas

► **To cite this version:**

Joël Thomas. Camille, guerrière, vierge et martyre (Enéide, XI, 498-895). libres horizons. Hommage à Arlette et Roger Chemain, L'Harmattan, pp.277-283, 2008. hal-04610083

HAL Id: hal-04610083

<https://hal.science/hal-04610083>

Submitted on 12 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Camille, guerrière, vierge et martyre (Virgile, *Enéide*, XI, 498-895)

Joël THOMAS (Université de Perpignan – France)

L'histoire de Camille, longuement racontée au livre XI de l'*Enéide* de Virgile (498-895), nous donne un éclairage précieux sur l'obsession du type amazonien à Rome, en même temps que sur les moyens que les Romains se sont donnés pour stériliser ce modèle.

Une rapide histoire des Amazones

L'image de Camille s'inscrit alors, avec des traits spécifiquement romains, dans une problématique plus générale de cette figure de l'Amazone, telle qu'elle a été vécue par la société gréco-romaine, et ensuite par les sociétés d'Europe occidentale. La critique universitaire a hésité, dès le début du XIX^{ème} siècle, sur l'interprétation des récits liés aux Amazones. Ces hésitations sont en elles-mêmes révélatrices.

Un premier axe interprétatif, initié par Bachofen¹, insiste sur l'importance d'une structure matriarcale, fortement valorisée. Dans ses excès même, cette interprétation a été jugée peu crédible scientifiquement, mais il faut lui reconnaître le courage d'avoir donné un coup de pied dans la sacro-sainte institution des « sociétés d'hommes » triomphantes, et d'avoir donné à réfléchir.

Un deuxième axe fut d'obédience rationaliste, à partir des travaux de Klügmann, et tendit à repérer une réalité historique à ce peuple des Amazones. Les recherches récentes se sont concentrées sur deux sites : hittite, en Asie Mineure, et scythe en Russie du Sud (avec, quelquefois, une troisième hypothèse libyenne).

Mais de nouveaux courants critiques se sont fait jour, en particulier avec l'apport du discours psychanalytique, et celui des interprétations structurales : le mythe des Amazones y est présenté comme une inversion des normes de la cité grecque et des structures de l'*oikos*.

¹ Cf. Bachofen, 1861.

On tombe alors dans le problème de la représentation du Même et de l'Autre : ce type de récit correspond à une façon dont la cité se regarde dans un miroir qui lui renvoie une image inversée d'elle-même. En même temps, la grande crainte inconsciente du patriarcat (l'hypothèse où les femmes prennent le pouvoir, comme l'avait imaginé Aristophane) est alors évoquée, à la fois comme une façon de s'effrayer (elles sont terribles...) et de se rassurer (elles sont loin...).

L'imaginaire grec se situera donc dans une ambiguïté qui rend les Amazones à la fois séduisantes (elles sont des femmes) et effrayantes (ce sont des guerrières castratrices). Déjà, Achille était tombé amoureux de Penthésilée, après l'avoir tuée au combat ; mais il aimait une morte ; tous deux ne pouvaient se rejoindre que dans la mort. Avec le temps, la façon la plus radicale de tuer les Amazones (et la crainte qu'elles inspirent) sera finalement évoquée dans des récits tardifs, où les Amazones deviennent les alliées des hommes ; à l'époque d'Alexandre, une légende rapportait que Thalestris, reine des Amazones, lui demanda de s'unir à elle, dans l'idée que leur progéniture magnifique serait le fruit d'une véritable *coincidentia oppositorum*. Dès lors que la stratégie n'est plus celle de la guerre mais celle de l'alliance, les Amazones deviennent des femmes comme les autres, pour la cité : le mythe amazonien est mort, en même temps qu'il a été « apprivoisé ». On le retrouvera, sous forme de « collaboration » très tardive, de fausse guerre qui n'a en fait pour objectif que de mieux séduire, dans notre XX^{ème} siècle et ses phénomènes de mode.

La légende de Camille : la tentation amazonienne

Donc, une façon de combattre le mythe des Amazones après l'avoir évoqué, c'est de l'assimiler, de l'apprivoiser (quitte à le « découronner » d'une certaine façon). C'est exactement ce que fait Virgile, au livre XI de l'*Enéide*, avec le personnage de Camille

Le roi des Volsques, Métabus, est chassé de son peuple : il s'enfuit avec sa fille toute petite, Camille ; poursuivi par ses ennemis, il est bloqué par le cours d'une rivière. Alors, il a l'idée d'attacher l'enfant à une lance, et de l'envoyer sur l'autre rive, après l'avoir consacrée à Diane. Ensuite, il la rejoint à la nage. Ainsi, Camille grandit dans la solitude avec son père. Elle chasse, s'exerce à la guerre, et devient l'alliée d'Enée à la tête d'une troupe d'amazones. Mais, lors d'un combat décisif, elle est victime d'une distraction : en contemplant la riche parure du guerrier Chlorée, elle se laisse surprendre par le guerrier Arruns, qui la tue :

« ...Elle lâchait déjà les rênes de son cheval, coulant malgré elle jusqu'à terre. Alors, froide déjà, elle se dénoua peu à peu dans tout son corps, laissa aller son cou flexible, sa tête saisie par la mort, lâchant ses armes, et sa vie avec un gémissement s'enfuit indignée sous les ombres. » (XI, 827-831)

Souplesse du corps qui se « dénoue », beauté virginale jusque dans la mort : la scène est digne de la mort de Penthésilée. Arruns lui-même est si impressionné par la mort de cette vierge guerrière qu'il s'enfuit, avant d'être tué par Diane, protectrice des chasseresses².

Le récit est trop longuement développé (v. 498-915 : 417 vers, la moitié du livre XI, un vingtième de la totalité de l'*Enéide*...) pour que ce ne soit pas le fait d'un choix très délibéré de la part de Virgile. Pourquoi cette fascination ? Sans doute pour deux raisons.

D'abord, on voit se dessiner clairement, dans l'histoire de Rome, une tentation du pouvoir des Mères. Les preuves, nous les trouvons très clairement dans l'histoire de la période³. Après les guerres puniques, et les pertes humaines qui s'en étaient suivies, les femmes étaient devenues beaucoup plus nombreuses que les hommes. Elles avaient aussi appris à gérer des responsabilités importantes dans la famille, dans la cité, et elles s'en étaient fort bien tirées. Peu à peu, une logique s'était développée dans le sens de ce nouvel imaginaire « féminin » : le partage, le respect de la nature y avaient plus de place. Cela se concrétisa dans la réforme agraire des Gracques, qui avait pour but de diminuer le pouvoir de l'aristocratie d'essence patriarcale, et de mieux répartir les richesses agraires. La réaction des *Patres* ne se fit pas attendre, à travers deux épisodes violents : le scandale des Bacchanales, qui discrédita les sociétés de mystères féminins, et l'assassinat des deux frères Tiberius et Caius Gracchus, qui mit un terme aux tentatives de réformes. C'en était fait de la possible émancipation des matrones : les *Patres* avaient repris le pouvoir, et ils ne le lâchèrent plus.

D'autre part, le type amazonien privilégie une image prégnante de l'imaginaire romain : celle de la vierge pure et combattante, héritière d'une tradition de l'Amazone célibataire, guerrière et intrépide : *virago* et *virgo*, la guerrière et la vierge (deux termes dont il n'est pas innocent pour l'imaginaire romain de remarquer qu'ils sont tous deux étymologiquement dérivés de *vir*, le mâle, comme si l'homme romain n'acceptait de penser la femme que comme une partie de lui-même : la Bible fait semblablement naître Eve d'une côte

² Scène très semblable, au IX^{ème} livre, lors de la mort du jeune héros malheureux, Euryale, paré de toutes les grâces, mais qui a lui aussi succombé à l'*hybris* ; et même évocation élégiaque d'une fleur coupée dont la tige se courbe :

« ...sa tête défaillante retombe sur ses épaules. Ainsi une fleur éclatante, coupée par la charrue, languit et meurt ou, la tige lasse, les pavots courbent la tête sous la pluie lourde. » (IX, 434-437). La comparaison est tirée d'Homère (*Iliade* VIII, 306) ; on la retrouve chez Apollonius de Rhodes et chez Catulle.

³ Cf. Pailler, 1988.

d'Adam). Ce type amazonien est un des traits de la patronne et protectrice de Camille, Diane, nourrie par des fauves, guerrière et chasseresse, chaste et terrible pour ceux qui, comme Actéon, violent son intimité. C'est aussi tout l'imaginaire construit autour du mythe de ce peuple de femmes, filles d'Arès et d'Harmonie, les Amazones, et de leurs reines : Hippolyté, Penthésilée, toutes deux évoquées dans le texte de Virgile. Le mythe rejoignait la réalité du pouvoir des Mères que nous avons évoquée *supra* : au dix-neuvième siècle, comme nous l'avons dit, Bachofen estimait, de façon sans doute trop systématique, que « le matriarcat, c'est la nature », et que le patriarcat seul était responsable de la xénophobie, et de la guerre. Ce mythe amazonien associant la Mère universelle et une forme de communisme primordial rejoignait celui de l'Age d'Or, et l'on sait combien la période augustéenne en général, et l'imaginaire virgilien en particulier, ont fantasmé autour de ce mythe de l'Age d'Or ; quelque part, les Amazones y avaient leur place, quelque part il y avait là une puissance de séduction à laquelle l'imaginaire romain — que l'on serait par ailleurs tenté de situer aux antipodes de toute tentation « féministe » — a partiellement cédé.

Dans l'histoire comparée des mythes, cette figure de l'Amazone ne rejoint que très imparfaitement le mythe nordique des Walkyries, ces autres vierges guerrières ; les récits organisés autour des Amazones sont beaucoup plus anthropologiques, ils mettent l'accent sur la spécificité de ces « sociétés de femmes » ; alors que les légendes des Walkyries sont indissociables d'une eschatologie : elles sont souvent représentées comme des femmes ailées chargées par Odin de choisir les guerriers qui vont mourir dans la bataille, et elles deviennent alors fileuses du destin humain, Parques du Nord, qui choisissent des héros pour peupler la Valhöll.

La « part maudite » des femmes à Rome

Mais pour un Romain cette société de femmes ne pouvait rester qu'un mythe, et Virgile le savait bien. Déjà, Camille n'était pas tout à fait une « vraie » Amazone : elle était italienne, elle vivait dans une société proche de la fondation historique de Rome, certes, mais présentée comme bien réelle, et non pas dans des contrées lointaines, situées dans ces zones limites qui marquaient la frontière avec l'Autre monde, celui du merveilleux et du fantastique. En tant qu'Italienne, et qu'alliée d'Enée, elle incarne le patriotisme romain. Virgile la récupère sur ce point, comme une figure fondatrice, mais il prend soin d'éliminer, par sa mort, ce que le personnage pourrait avoir d'effrayant ou de déplacé pour la « société d'hommes »

romaine. C'est pourquoi il a affligé le personnage de Camille — comme celui de Didon, autre héroïne malheureuse — d'une tare rédhitoire pour un romain : la *vanitas*, le goût du luxe et du paraître. Virgile discrédite ostensiblement Camille avec ce qu'il considère comme un défaut typiquement féminin : la frivolité. Voici que Camille, qui a jusqu'alors fait preuve d'une valeur guerrière sans défaut et proprement héroïque, a soudain l'attention détournée par la magnifique parure de Chlorée : casque d'or, carquois d'or, tunique et braies brodées :

« La jeune fille, soit pour suspendre dans un temple des armes troyennes, soit pour se montrer parée de cet or conquis suit comme à la chasse dans toute la mêlée le seul Chlorée, aveuglement imprudente, possédée d'une passion de femme (*femineo amore*) pour cette proie et ces dépouilles ». (IX, 777-782).

Distraite, Camille ne voit pas venir la flèche d'Arruns, qui s'était embusqué pour la guetter. Elle est mortellement touchée. L'idée est claire : en soulignant une faiblesse traditionnellement attribuée à la gent féminine, Virgile souligne qu'elle ne peut accéder à un niveau suprême de responsabilité. Au bout du compte, Camille est rassurante pour un Romain, car, comme la reine Didon, elle n'échappe pas à sa condition, et aux fragilités que lui prête la « société d'hommes » : elle meurt victime d'une passion de femme, *femineo amore* : l'amour frivole de la parure, et de l'« or maudit » qui avait déjà causé la perte de Troie.

Il y a pire : pour les Romains, le type du barbare est caractérisé par son *impotentia*, son impuissance à maîtriser ses passions ; cette impuissance prend deux formes : la *vanitas*, l'amour des biens matériels ; mais aussi la *feritas*, l'abandon aux pulsions. Implicitement, derrière la *vanitas* de Camille, Virgile veut nous faire déceler une *feritas* encore plus grave : une sauvagerie non dominée, suggérée par le plaisir qu'elle prend au carnage, et qui va au-delà du *furor*. Camille se laisse guider par ses envies, ses désirs, ses pulsions. En ceci, elle est dangereusement proche de l'animalité, au même titre que la reine Didon, à qui Virgile faisait déjà déplorer le temps où les hommes pouvaient vivre *more ferarum*, à la manière des animaux sauvages, dans l'innocence des bêtes :

« Il ne m'a pas été donné, renonçant au mariage, de vivre sans reproche ainsi qu'une bête sauvage, et d'éviter de telles peines » (IV, 550-551)

Camille, comme Didon, sont, finalement, vues par Virgile, des barbares, car elles refusent de s'inscrire dans la *paideia*, le grand mouvement civilisationnel qui caractérise la société des hommes. En régressant dans une attitude infra-humaine, qui les ramène aux rangs des bêtes, sous le signe de l'instinct et des pulsions, elles se mettent elles-mêmes au ban de la

société civilisée. Finalement, elles n'ont que ce qu'elles méritent. Baudelaire le dira à sa manière : « La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable » (*Mon Cœur mis à nu*, V). Ainsi se trouvaient disqualifiées à la fois les sociétés de type amazonien, et Carthage, la jumelle concurrente de Rome dans l'expansion méditerranéenne. Cette dimension de propagande politique n'est certes pas la part la plus sympathique de l'œuvre de Virgile ; nous la retrouvons donc aussi à travers la condamnation du personnage de Didon : Didon est affligée de défauts « féminins » aussi réhivitoires que ceux de Camille : elle est trop naturelle ; et l'on se souvient du « souvent femme varie », « *varium et mutabile semper femina* » (*Enéide*, IV, v. 569) ; de plus, Didon est reine de Carthage ; alors que la troisième guerre punique avait débouché sur le génocide des Carthaginois, les Romains gardaient comme un traumatisme mal réglé ce « meurtre du jumeau », de la ville jumelle et concurrente, qui s'inscrivait dans le fil du meurtre du premier jumeau fondateur, Rémus, tué par Romulus. En discréditant Didon, comme Camille, Virgile énonce clairement son message misogyne (une femme ne saurait régner) et racial (Carthage n'a pas les attributs de la souveraineté, ceux-là précisément que Rome possède et qui légitiment son impérialisme patriarcal). C'est le message qu'Auguste attendait de Virgile... mais ce n'est sans doute pas le plus grand Virgile que nous avons là ; c'est peut-être ce comportement qui dégoûta Victor Hugo du poète latin qu'il avait d'abord tant aimé, et qui lui fit écrire, à propos de celui qu'il considérait désormais comme un courtisan, « Jamais la flatterie fut-elle plus abjecte ? » (*Post-Scriptum de ma vie, Utilité du beau*). En ceci, c'est vrai le récit virgilien devient une métaphore poétique de la réalité historique, voire un outil de propagande. Il rejoint le combat des Pères contre les Mères. De même, Rome triomphant de Carthage éprouva le besoin de développer des légendes comme quoi Carthage n'avait pas la légitimité du commandement ; on avait trouvé, en creusant les fondations de Carthage, un crâne de bœuf (la troisième fonction, économique) et un crâne de cheval (la deuxième fonction, guerrière) ; mais, en traçant les fondations de l'enceinte de Rome, le *pomerium*, Romulus avait mis à jour un crâne humain (symbole de la première fonction, royauté et prêtrise) ; or Virgile prend soin de nous rappeler que Didon, une femme, est reine de Carthage : autant dire que l'essence du pouvoir carthaginois est perverse...

Mais les Romains n'ont pas pu se résigner à éliminer, de façon froide et radicale, le type amazonien, dans la mesure où il est une représentation du génie secret de Rome ; sa mort même, sa négation, donnent lieu à un long et magnifique thrène. Virgile n'a pas pu se résigner à être expéditif. Il a eu comme un remords ; c'est sans doute pour cela qu'il donne le meilleur de son art, et de sa puissance de séduction au personnage de Camille qui prend place

aux côtés d'une autre glorieuse victime : Didon, à la personnalité vénéreuse, mais magnifique, et dont on se dit que Virgile l'a plus aimée que d'autres, triomphantes, mais plus fades, comme la sage petite Lavinia, qui deviendra reine et épouse officielle d'Enée, mais qui est parfaitement inexistante et incolore, alors que la figure de Didon continue à flamboyer même dans les Enfers. Sur le plan iconographique, nous serons donc moins étonnés de trouver, en 43 ap. J.C., une représentation de Roma en Amazone sur un bas-relief de l'*Ara Pietatis* de Claude, ainsi que toute une série d'amazonomachies. Cela montre que le combat des amazones est un thème qui a droit de cité, qui est même une image licite du courage guerrier : il est intéressant que les Romains aient choisi de montrer, comme modèle idéal, une figure amazonienne de leur cité, qui était pourtant un pur produit du patriarcat. « *Odi et amo* », « je hais et j'aime en même temps », disait Catulle (*Carmina*, 85, 1). Les Romains sont coutumiers du fait, eux qui, dans un autre domaine, ont à la fois professé la détestation pour la tyrannie, l'*odium regni*, et la fascination pour ce même pouvoir, qui conduira, ironie du sort, Cicéron, le champion de la République, à élaborer, à la fin de sa vie, la théorie du *princeps*, du prince, qui sera reprise par Octave, et deviendra le fondement de tout le pouvoir impérial...

L'évolution du mythe amazonien

Avec le temps, le mythe amazonien continue à perdurer dans l'imaginaire occidental. Il est toutefois partiellement occulté, parce que le comportement prêté aux amazones (cruauté, absence de féminité) ne s'inscrit pas dans l'évolution des critères du goût, et choque le jugement moral et social. Mais il est intéressant de voir, avec Winfried Schleiner⁴, que la reine Elisabeth d'Angleterre est, de son vivant même, comparée à plusieurs reprises à Penthésilée : dans ce cas, le courage exceptionnel de cette reine, qui alla jusqu'à s'exposer physiquement dans des batailles, permet l'identification. La victoire de l'Angleterre est même alors présentée comme la victoire d'une femme ; et la figure de l'Amazone s'impose comme la seule qui soit à la hauteur de la situation. Il est étonnant qu'aucun auteur n'ait été sensible à la dimension patriotique du personnage virgilien de Camille, et n'ait risqué une comparaison dans ce sens avec Elisabeth.

L'opéra réserve une place de choix à ce thème des amazones : Scarlatti, Mozart, ne sont pas les moindres à y avoir donné leur contribution. Dans le monde du théâtre, la

⁴ Cf. Schleiner, 1978.

Penthésilée de Kleist est une amante éprise d'absolu avant d'être une amazone, et elle ne fait finalement que reprendre la perspective machiste alexandrine, mais elle n'a cessé d'inspirer des artistes de talent, jusqu'à nos jours, et a valu de beaux rôles à Sylvia Monfort et Michel Piccoli.

Nous trouvons un des derniers avatars du mythe amazonien dans un domaine où l'on n'aurait pas songé à le débusquer, mais qui ne manque pas d'intérêt : dans le monde de la mode, où Yves Saint-Laurent, en particulier, a assuré la promotion d'une figure vestimentaire de l'amazone ; jupe courte, cuissardes, feutre genre Borsalino, tendent à élaborer une figure de femme guerrière dans le monde moderne ; mais, comme nous l'avons dit, cette stratégie guerrière cache en fait à la fois une stratégie de séduction... et une stratégie commerciale.

Bibliographie

- Arrigoni G., *Camilla, Amazone e sacerdotessa di Diana*, Milan, 1982.
- Bachofen J., *Das Mutterrecht*, Stuttgart, 1881 ; - *Du règne de la Mère au patriarcat* (trad. fr.), Paris, Alcan, 1938.
- Bertrand A., art. « Amazones antiques », in *Dictionnaire des Mythes féminins* (P. Brunel dir.), Paris, Ed. du Rocher, 2002, p. 87-98. – art. « Amazones modernes », *ibid.*, p. 99-106.
- Blok J. H., *The Early Amazons : Modern and Ancient Perspectives on a Persistent Myth*, Leiden, Brill, 1994.
- Bowman Albinski N., *Women's Utopias in British and American Fiction*, London, 1988.
- Carlier-Détienne J., « Les amazones font la guerre et l'amour », *L'Ethnographie*, 76, 1980-81, p. 11-13.
- DuBois P., *Centaur and Amazons. Women and the Pre-history of the Great Chain of Being*, Ann Arbor, 1982.
- Köves-Zulauf T., « Camilla », *Gymnasium*, 85, 1978, p. 182-205 et 408-436.
- Paillet J.-M., *Bacchanalia. La répression de 186 av. J.- C. à Rome et en Italie*, Rome, Ecole française de Rome, 1988.
- Pastre G., *Les Amazones*, Paris, Ed. G. Pastre, coll. « Les Octaviennes ».
- Samuel P., *Amazones, Guerrières et Gaillardes*, Grenoble, 1975.
- Schleiner W., « *Divina Virago : Queen Elisabeth as an Amazon* », *Studies in Philology*, vol. 75, 1978, p. 163-180.
- Torrao J. M., « Camilla, a virgem guerreira », *Humanitas*, 45, 1993, p. 113-136.
- Turner Wright C., « The Amazon in Elizabethan Literature », *Studies in Philology*, 37, 1940, p. 433-456.
- Wittig M., *Les Guérillères*, Paris, Ed. de Minuit, 1969.